

Bèc, Pèire: "Comment peut-on être gascon? ou d'un bureau de poste à la linguistique",
Luenga & fablas, 17-18 (2013-2014), pp. 7-10.

Comment peut-on être gascon ? ou d'un bureau de poste à la linguistique

Et tout d'abord, suis-je vraiment « linguiste » ? De poser la question constitue déjà une approche épistémologique du problème, en l'occurrence celui de ma modeste personne vue à travers ce qu'on me permettra d'appeler un peu pompeusement mon oeuvre ; du problème aussi d'une définition de la linguistique... Et là, comme on dit familièrement en français, nous ne sommes pas sortis de l'auberge ou, plus familièrement encore en occitan, *dinarem tard* (nous dînerons tard !).

Si c'est être linguiste que d'aimer les langues et de s'en être occupé passionnément depuis son plus jeune âge, alors, effectivement, je suis linguiste ; si c'est être un théoricien du langage et d'en bâtir des systématiques, alors je ne suis pas linguiste, ou assez peu, et seulement par intervalles.

Romaniste, médiéviste, occitanisant surtout (et occitaniste engagé), écrivain de langue d'oc, c'est essentiellement l'aspect concret et vécu des langues qui, finalement, m'a intéressé (dialectologie, géographie linguistique, lexique, phonétique diachronique, textologie, poétologie, etc.), plus que la réflexion abstraite et un peu détachée sur telle ou telle langue, proche ou distante, qu'on peut au surplus ne connaître existentiellement que de loin. Je dirais en somme que je me sens plutôt « philologue » ou « romaniste » au bon (ou mauvais) sens traditionnel du terme, au moins pour un Allemand ou un Italien : le Français, d'esprit trop pointu ne pratiquant guère ces concepts. En fait, si les langues constituent, pour reprendre une expression saussurienne une « somme d'empreintes », je dirais, en la violant un peu, que je suis « empreint de langues ».

Comment en suis-je venu là ? Et par quel itinéraire, par quel parcours plus ou moins initiatique j'y suis parvenu ? En fait, bien que le sachant, de toute évidence, au fond de moi-même, je ne me suis jamais vraiment posé la question, et je me réjouis que les indiscretions de cette amicale *Festschrift* me permettent aujourd'hui d'en prendre une plus claire conscience.

On me demande de parler de mes maîtres : j'en parlerai un peu plus loin. Disons d'entrée de jeu que, d'une manière générale j'en ai eu assez peu : étant plus ou moins autodidacte ou bien ce qu'on appelle parfois, en franglais, un *self-made man*. C'est donc malheureusement de moi que je devrai parler.

Né à Paris d'un père gascon et d'une mère créole, c'est vers l'âge de six ans que j'eus pour ainsi dire mon premier choc linguistique. Revenu définitivement au pays de mon père, en Gascogne commingeoise, je me souviens très exactement des deux premières phrases gasconnes, alors toutes nouvelles pour moi, que j'ai entendues : la première, dans la bouche

d'un ami de mon père, qui était venu en fiacre nous attendre à la gare : « Mòra, que vau tornar ! » (Attends je vais revenir !), la seconde, anonyme et impersonnelle, d'un paysan qui, nous voyant passer tous les jours avec mon père, murmura à sa femme : « Aqueth òme se passeja cada dia am' aqueth mainatge » (cet homme se promène tous les jours avec cet enfant). J'en demandai l'explication à mon père et c'est ce jour-là que je pris conscience pour la première fois du bilinguisme, ou mieux de la diglossie franco-gasconne telle qu'elle se pratiquait *in illo tempore*, autour de moi.

Plus tard, parallèlement à mes études primaires (sans langues à l'époque), j'appris seul l'anglais (je sais encore par coeur la première poésie anglaise que j'avais lue dans un journal pour enfants) et l'espagnol (ce qui me fut facile grâce au gascon et l'aide de mon père qui le parlait couramment). De là, j'appris l'italien. Je dis bien : « de là », l'adverbe ayant son importance : car il annonçait sans doute déjà ma vocation de comparatiste. Et puisque nous sommes dans l'anecdote, on me permettra de m'y complaire. Je devais avoir de 13 à 14 ans et, toutes les semaines, j'achetais un journal italien imprimé en France, journal de gauche et anti-mussolinien, destiné aux Italiens réfugiés. J'en ai encore bien le titre en tête : *Il grido del popolo*. C'est grâce à ce journal, dont le contenu au surplus ne me passionnait guère, en en comparant systématiquement la langue au français et surtout à l'espagnol et au gascon, que j'ai littéralement reconstitué, par recoupements, toute la morphologie de l'italien (formation du pluriel, variantes de l'article, morphologie du verbe, etc.). A telle enseigne que, lorsque je fus en mesure de me payer une grammaire italienne, j'eus la joie de constater que j'avais déjà tout trouvé...

On me mit alors à l'École Primaire Supérieure de Toulouse pour y préparer le concours d'entrée à l'École Normale d'Instituteurs, seule échappatoire à l'époque pour un fils de famille pauvre. Fin de la liberté. Pensionnat. Vie monotone et réglée. Maîtres sévères. Ennui et découragement. Et plus de langues, sinon d'une manière solitaire et quasi clandestine !... Par deux fois, je m'échappai, parcourant à pied (au moins la première fois), les 56 kms qui séparent Toulouse de Cazères. Mes parents alors, de guerre lasse et désespérés, renoncèrent à leur projet et me firent préparer, par correspondance, le concours pour le surnumérariat des Postes, auquel j'échouai lamentablement, ayant fait une poésie à l'épreuve d'histoire naturelle !

Puis vint la guerre d'Espagne, dont le frontalière que j'étais ressentait plus que quiconque les douloureuses et tragiques conséquences. Dès 1938 les réfugiés républicains affluaient en masses, avec femmes et enfants. La chapelle de l'école de filles de Cazères fut transformée en refuge et je fus pris « officiellement » comme interprète. Comme je n'avais rien à faire, je passais au *refugio* les trois quarts de mon temps et, au bout de quelques mois, mon espagnol était devenu presque parfait. C'est de cette époque aussi que date mon premier contact avec le catalan, qui me rappelait tant mon gascon familial.

Dans l'entretemps, on m'avait trouvé un emploi de veilleur de nuit au bureau de Postes de Cazères, ce qui me permettait à la fois de gagner ma vie, d'aider mes parents, et de poursuivre, toujours en solitaire, ma formation intellectuelle. J'entrepris alors l'étude de l'allemand.

Puis vint une autre guerre. Après celle d'Espagne. La Grande. La Terrible. En mars 1943, après les chantiers de Jeunesse, je fus déporté en Allemagne au titre du S.T.O. (Service du Travail Obligatoire). Et là, je dois dire que mes connaissances de l'allemand, pourtant bien faibles encore, me sauvèrent de l'usine. Je me souviens encore du nom de l'employé de l'*Arbeitsamt* de Vienne, en Autriche (Herr Mücke) me disant que je n'étais pas fait pour l'usine et qu'il allait me trouver quelque chose à ma convenance.

Et c'est ainsi que je fus engagé comme comptable (*Mietenverrechner*) dans un bureau (*Standesführung*) du couvent de Sankt Gabriel de Mödling, dans la banlieue de Vienne : couvent transformé à l'occasion en lieu d'hébergement pour les employés supérieurs et les ingénieurs des *Flugmotorenwerke Ostmark*. J'y tenais la comptabilité des loyers. Inutile de parler de mes difficultés d'adaptation, à la fois linguistiques (mon chef parlait le dialecte viennois et de plus avait un bec de lièvre !), et professionnelles (je n'avais jamais fait de comptabilité de ma vie). Mais cela me valut d'apprendre convenablement l'allemand et de passer bientôt pour un employé « irréprochable ». Je néglige les détails, que j'ai racontés dans un roman.

De retour en France, une fois la paix revenue, je me trouvais dans une situation extrêmement précaire. Mon père mort pendant mon absence, une mère sans ressources ; et pratiquement aucun titre, aucun diplôme : si bien que j'étais prêt à accepter une place de comptable (encore !) dans une usine de boîtes de conserves à Madagascar...

Mais le destin fort heureusement en décida autrement et les langues, encore une fois, me sauvèrent. Un jeune réfugié espagnol, à qui j'avais donné avant mon départ des leçons de français et d'anglais, alors étudiant en médecine, sut si bien me stimuler et vaincre mon total découragement que je me décidai à présenter mon Baccalauréat. Je le passai avec succès et ce fut le début d'une carrière universitaire enfin « normale ». Bientôt licencié à Toulouse, d'abord d'allemand, puis d'italien, je continuai mes études à Paris à la Sorbonne, avec pour maîtres Pierre Fouché et Jean Boutière, à l'Ecole des Hautes-Etudes (Albert Dauzat) et à l'Institut de Phonétique (P. Fouché). J'y préparai en particulier mes recherches d'aréologie systématique sur les parlers gascons du Comminges et du Couserans, qui allaient devenir ma grosse thèse.

Mais parallèlement aux études dialectologiques, j'étais passionné de Moyen Age, et surtout par le renouveau possible de l'occitan et de sa culture. Et ce fut Jean Boutière qui me révéla l'un et l'autre, en particulier cet amour pour la poésie des troubadours, thème de ma thèse secondaire, qui ne s'est jamais démenti. Boutière était « félibre » et « mistralien », et moi j'étais « occitaniste ». Nous le savions, bien sûr, mais nous nous aimions bien.

Alors, l'influence de mes maîtres ? Je crois m'en être dégagé d'assez bonne heure... Et si la phonétique très mécaniste de Pierre Fouché m'a fortement marqué dans ma thèse, je pense m'être rendu compte assez vite que la vérité était bien plus complexe. Mais ce diable d'homme (pour lequel nous avons tous une véritable vénération) était au fond terriblement intolérant. Une de ses bêtes noires était en particulier la phonologie, qu'il ne supportait pas et qu'il réduisait malintentionnellement à quelques gribouillis sur du papier. Je me rappelle même qu'un jour d'absence du maître (qui était malade), nous demandâmes à son assistante de nous exposer, presque en secret et à son corps défendant, les indispensables principes de la phonologie... J'ai mis d'ailleurs un certain temps à me débarrasser de ce positivisme mécaniste (phase par laquelle il n'est sans doute pas inutile d'être passé), et mon évolution ultérieure, vers une ouverture plus large, je la dois incontestablement aux travaux d'André Martinet et de son école.

Et puis, aux alentours de 1950, ce fut la grande révélation de l'occitanisme. Désormais ma quête linguistique était au service d'une cause : la défense d'une langue et d'une culture aujourd'hui menacées de mort : et ma vocation d'occitanisant total (langue et littérature anciennes et modernes) s'affirma de plus en plus. Occitaniste engagé, écrivain d'oc, je ne pouvais plus séparer désormais ma recherche de mon engagement personnel et de mon expérience vécue. Enfin ma nomination à l'université de Poitiers, et tout particulièrement au *Centre d'Etudes Supérieures de Civilisation Médiévale* (dont je fus Directeur-adjoint puis Directeur), dans une chaire de Langues et Littérature du Moyen Age (oc et oil), allait me

confirmer de plus en plus dans ma vocation de médiéviste. Mon côté « philologue » l'emportait désormais sur mon côté « linguiste ».

Et, en fin de compte, pour répondre à l'une des questions sous-jacentes qui nous ont été posées, vais-je comme saint Augustin, me rétracter et nier ce que, ici et là, j'ai pu produire ? Je dirais plutôt que je n'ai jamais eu nulle envie de réécrire ce qu'une fois pour toutes j'avais couché sur le papier. Paresse ? Lassitude ? Disons pour simplifier que je préfère écrire que d'avoir écrit. Je pense en particulier aux deux énormes volumes de mon *Manuel pratique de philologie romane*, le plus gros de mes livres et certainement pas le meilleur. Mais on fait des péchés de jeunesse à tout âge !

Pour le reste, tout est tellement lié à ma vie, à ma *Lebenserfahrung*, à des passions ou des credos scientifiques qui furent l'espoir d'un moment, que je ne saurais le nier sans me nier moi-même. Conclusion peu scientifique et singulièrement subjective sans doute ; mais on m'a demandé de gratter l'homme, l'enseignant et le chercheur. Je l'ai donc fait avec conscience, en bon professeur que je suis : pour m'apercevoir finalement qu'entre l'enfant gasconisant d'autrefois et le « linguiste » d'aujourd'hui, le temps n'a pas changé grand chose. « *Aqueth òme se passeja cada dia am' aqueth mainatge !* ». Mais l'homme qui désormais chemine à côté de l'enfant que j'étais, c'est sans doute moi-même, ou mon ombre, linguiste ou non...

Père BÈC